

II. — POÉSIE

Le tombeau de Gia-Long par Ch. PATRIS. *La Muse pérégrine* par Marcel ACHARD.
D'un cœur trop tendre... par Claude ARMEL.



Le Tombeau de Gia-Long est un beau poème où abondent les vers sonores et bien frappés mais qui, lui aussi, étant inégal, ne réalise pas tout à fait l'harmonieux équilibre que nous étions en droit d'attendre de l'auteur des *Fleurons Gothiques*. Citons d'abord le meilleur. Voici un sonnet, *La Stèle*, qui me paraît impeccable :

*Ce fut un fils pieux qui dressa cette stèle
 Sous le toit incurvé d'un coquet pavillon
 Quand il eut, sur vélin, d'un pompeux vermillon,
 Ecrit d'un père aimé la louange immortelle.*

*Il le fit resplendir d'une auréole telle
 Et tracer par le monde un si profond sillon
 Qu'au faite de la gloire et de l'ambition,
 Nul roi n'eut chef plus fier, ni succès plus fidèle.*

*Car, hautain conquérant, sage administrateur,
 L'heureux prince, acclamé comme un triomphateur,
 A son peuple donna l'âge d'or d'un long règne ;*

*Si bien que, rappelant et César et Solon,
 La stèle, aux rois futurs, très noblement enseigne
 Les multiples vertus du grand aïeul Gia-Long.*

Voici encore, extraites de *Dans la Cour funéraire*, des strophes qui ne manquent pas d'allure :

*.. Voici tes éléphants, armés pour la bataille,
 Et tout auprès, dressés en leur très haute taille,
 De ton palais futur les nobles maréchaux.
 Je reconnais tel vieux ministre à son air grave ;
 Ce fin lettré, modeste, et si maigre et si hâve
 Dans sa rigueur d'ascète allait à pas déchaux.*

*Sur les fleuves voguaient, lourdes, des barques lentes
 Et, pareilles à des princesses nonchalantes,
 Dans la ville royale où rêvent les canaux,
 D'éblouissantes nefs aux lanternes fleuries
 Versaient profusément des feux de pierreries
 Sur la vierge pâleur de la robe des eaux.*

Qui donc résisterait au désir d'ajouter à ces citations l'exacte et délicieuse image de ces deux vers :

*Aux arbres verts le soir décoche
Le trait roux d'un fauve écureuil?*

A côté de tels joyaux, on ne peut que regretter d'avoir à noter des faiblesses comme celles qui s'étaient dans les vers suivants :

*... Plus loin que l'essor des urnes antiques
Et que les très vieux chandeliers jumeaux*

*.....
Symbole parfait de simplicité,
La tablette qui, pour l'éternité,
Du grand Empereur représente l'âme*

*.....
La porte du centre est à l'Empereur;
Il l'arriverait, certe, un grand malheur
De la profaner même par mégarde*

La perfide réminiscence a, d'autre part, au cours de ce poème, joué à l'auteur plus d'un méchant tour. J'ai noté, par exemple, les vers suivants :

Sous les feuillages bleus, cargués comme des voiles...

*.....
Minuit ! Le pas du Songe agonisant achève
Sa marche vers la crypte obscure de l'Oubli...*

*.....
C'est de nouveau la vie énorme qui bourdonne !...*

Comment, en les lisant, pourrions-nous n'y pas discerner un écho, un trop proche écho des vers célèbres du malheureux et exquis Léon Deubel, dont Ch. Patris fut d'ailleurs l'intime ami et qui, contraint au suicide par la misère, se jeta dans la Seine en juin 1913 :

Sous les grands rideaux lourds, cargués comme des voiles...

*.....
Minuit ! Le pas des mots s'éloigne au fond des livres...*

*.....
Et c'est la vie énorme encor qui recommence...*

Time, amice Patris, time « remniscentias » et dona ferentes !

La Muse Pérégrine comprend dix parties. Je ne parlerai que de la première qui est intitulée *A l'ombre de Bouddha* et qui a trait à l'Indochine.

Ces sonnets sont l'œuvre d'un débutant. J'ignore l'âge exact de leur auteur mais, poétiquement, celui-ci jouit sans conteste d'une jeunesse à son prime éveil et qui n'a pas peur.

Voici quelques vers !

*Le pâle mandarin surveille lentement
Une goutte qui brûle au bout de son aiguille,
La pose sur sa pipe, heureux qu'elle pétille...*
.....
*D'abord Bouddha, ventru, contemple avec amour
Son nombril et sourit. Cependant qu'alentour
Deux mandarins repus et soutenant leurs panses,
Echangent, tour-à-tour, de sublimes sentences...*
.....
*Des buffles, indolents, sur la route divaguent.
Et les chauves-souris qui, dans l'air, extravaguent,
Crissent, de ça de là, tandis que naît le soir.
C'est en vain que, parfois, il tente de pleuvoir.*
.....
Une lueur douteuse, avare et timorée.
.....
*Et le veilleur de nuit, prévenant les rapines,
Martelait par trois fois le bambou desséché,
Qui sonne, intermittent, le signal exigé.*
.....
*Cinq buffles que dirige un enfant presque nu,
Foulent docilement le chemin convenu...*
.....

Cela vaut-il mieux que du Jean Jacnal ? J'en doute, et ce n'est pas peu dire. Que M. Marcel Achard lise donc les œuvres de Baudelaire, de Verlaine, de Samain, de Verhaeren, de Guérin, de Heredia, de quelques autres encore et sa Muse lui inspirera alors des vers autrement martelés et imagés que ceux que l'on vient de lire. Je le crois fermement car voici de lui un sonnet (le dernier de *A l'ombre de Bouddha*) qui, sous réserve d'insignifiantes retouches, pourrait passer, à la rigueur :

*L'aube dore, au lointain, la crête des monts bleus...
Sur les champs submergés, une brume légère
Effleure le paddy de sa trame éphémère.
Le bambou berce au vent son panache onduleux...

Des buffles, embourbés dans le sol argileux,
Promènent sur la vase un muste débonnaire ;
Et leurs flancs monstrueux que leur souffle exagère
Baignent dans la fraîcheur du champ marécageux.*

*On entend caqueter des poules matinales,
Un coq lance au ciel clair ses notes gutturales.
Déjà, souffle, parfois, le vent chaud du Laos...*

*Et, soulignant alors le matin qui prélude,
L'on entend s'élever, dans l'âpre solitude,
Le chant mélancolique et doux des filao.*

M. Claude Armel est un vrai poète qui montre encore un peu trop ça et là sa filiation avec les maîtres — Baudelaire, Samain... — dont il a subi l'influence mais qui manifeste déjà une forte personnalité avide de s'affirmer entièrement originale et à deux doigts de briser ses derniers liens. La nature de sa Muse est complexe. Mièvrerie et vigueur s'y conjuguent harmonieusement. L'âpreté n'en est pas exclue mais se dissimule agréablement sous des fleurs. Une misogynie souriante et des tendances libertaires qui percent, ça et là, mais si peu, de si discrète façon, si élégamment, pourrions-nous dire ! L'auteur est un désabusé, un sceptique, un esprit fort, mais aussi un épicurien d'une sensualité appuyée. Il est demeuré, malgré tout optimiste et a gardé le sourire. Les beaux vers abondent dans *D'un cœur trop tendre*... En voici quelques uns :

*Le brouillard filtre un bleu clair de lune adouci.
Deux cygnes lents, dans leur blancheur inviolée,
Nagent sur le bassin, noir d'une eau niellée.
Le silence et la mort doivent passer ainsi.*

*Les tziganes aux doigts chargés de lourdes bagues
Font, sur leurs violons, pleurer mes désirs vagues...*

*Il faut pour avoir droit à sa propre indulgence,
Avoir beaucoup souffert et pardonné beaucoup...*

*« Ne rien aimer, ne rien haïr absolument »
Pour retrouver en soi, dans les affres du doute,
Un peu d'humble bonté, comme un pur diamant !*

Le sonnet suivant peut donner une suffisante notion de la manière de l'auteur et de sa morale :

*Va réveiller ta belle en son château dormant,
Ou bien elle mourra sans que tu l'aies connue,
Et cherche, en abdiquant pudeur ou retenue,
Toute la vérité du rêve et du moment.*

*Sois naïf et souris des dogmes te fermant
Le temple intérieur de l'Isis inconnue.
Que l'âme de ta chair en tes cinq sens soit nue.
Cherche (toute pensée a l'amour pour ferment)*

*Pour le plaisir de la recherche, aristocrate
Qui dédaigne d'être meilleur, railleur Socrate
De toi-même, fais s'il te plaît ce qui te nuit.*

*Connais-toi pour jouir, mais que cette analyse
T'occupe seulement à tes heures d'ennui.
Vis d'abord, sans savoir comment — et réalise !*

Ce recueil contient de nombreuses pièces dignes d'une anthologie : *L'Aveu* maladroit, *Prière*, *Ad majorem Veneris gloriam*, *Les lis*, *Elégie*. etc... Voici *Elégie* :

*J'imagine la vie à deux comme une fête
Offerte, chaque jour, à ta chère beauté.
Toujours inassouvie, et pourtant satisfaite,
Notre âme épuisera sa longue volupté.
Tour à tour, violente ou calme, ingénue
Fermant ta robe blanche ou l'offrant fière et nue,
Dans le jardin profond puis dans l'ombre du lit,
Nous pourrons effeuiller la corbeille de l'heure,
Ignorant qu'au dehors le monde rit ou pleure
Sans même avoir besoin de désirer l'oubli.
C'est lui pourtant qui tissera la fine trame
Du souvenir et dressera pour notre drame
Un fluide, subtil et multiple décor.
Le passé ne sera qu'un bleu voile de soie
Brodé des grands lis d'or du songe et de la joie
Jusqu'au jour où, vieux de tendresse et beaux encor,
Nous pourrons accepter l'ultime défaillance,
Comme meurent, au soir, dans l'ombre et le silence
Deux flûtes en mineur rêvant le même accord.*

Mais je ne vous en dirai pas davantage car la Muse de M. Armel est, à mon avis, marquée d'un vice rédhibitoire : elle n'a rien d'indochinois. Or, j'estime qu'aux *Pages Indochinoises* le « strictement local » est de rigueur. Personnellement, à tort ou à raison, aux gerbes de lilas et de roses Mat-Giang préfère les couronnes d'hibiscus, de frangipanes et de tubéreuses, les guirlandes, aux rouges torsades, des merveilleuses fleurs de flamboyants.

MAT-GIANG

